

Journée d'étude Bruxelles

Professionnalisme et émotions font-ils bon ménage ?

Jeudi 1er mars 2012

Implication affective assumée

*« Mets la Folie en vergue et la Raison au pot »
Léo Ferré, Métamec*

L'émotion n'a rien oublié de son étymologie latine, elle est mouvement, quelque chose qui se met en marche un peu malgré soi et dont on se méfie. En Français, elle représentait le mouvement d'une population qui peut à tout moment évoluer vers la sédition, d'où le terme émeute qui rejoint votre intitulé général « Révolutions professionnelles ».

Introduction

*« Le nourrisson est anxigène, le nourrisson est pathétique,
il faut s'efforcer de le soulager, de l'aider, de le comprendre ».
M. Darrieussecq, Le bébé.*

Freud faisait partie de ces esprits cultivés, héritage des Lumières, considérant que le progrès civilisateur apporterait la paix et la prospérité. Il répondait à Einstein en 1932 : « L'Etat idéal résiderait naturellement dans une communauté d'hommes ayant assujéti leur vie instinctive à la dictature de la raison. Rien ne pourrait créer une union aussi parfaite et aussi résistante entre les hommes, même s'ils devaient pour autant renoncer aux liens de sentiment les uns vis-à-vis des autres. » Quel programme ! Mais comme souvent chez Freud, il a également vivement critiqué cette conception naïve opposant la raison et la passion pour finir son œuvre sur un pessimisme intéressant mettant au premier plan la destructivité chez l'homme.

En ce temps, Freud croyait encore à la raison souveraine, à la science, au progrès de l'humanité. Toutes ces choses qui témoigneraient du dressage pulsionnel, du renoncement aux satisfactions immédiates pour faire enfin accéder l'homme à la raison en abandonnant au passage son animalité instinctive. Il s'agissait là d'un humanisme de bon aloi qui n'a pas tenu face à la déferlante destructrice du XXème siècle. Catherine Clément utilise dans le titre d'un de ses livres une expression que Luther prêtait à la raison : « La putain du diable ». Le rationalisme, en effet, n'a évité ni les tranchées, ni Auschwitz, ni Hiroshima ni les dictatures et génocides qui ont suivi. Peut-être bien que l'humain ne saurait se réduire à la raison et il se doit de composer avec une partie de lui-même bien obscure car dominée par l'affect. C'est là le grand scandale de la Psychanalyse, que Freud comparait à une troisième révolution après celles de Copernic et de Darwin. Pour autant, il vaut mieux ne pas être dupe de la puissance de l'émotion ; faire comme si l'on pouvait s'en dispenser conduit à des fonctionnements psychiques peu satisfaisants et toujours sous la menace de rompre. Ce qui était soigneusement masqué fera un jour ou l'autre retour sur la scène de la réalité avec beaucoup de bruit et de fureur.

Il y a un siècle, donc au temps où Freud découvrait la Psychanalyse, la psychopathologie était dominée par un intérêt pour une symptomatologie particulière qui semblait laisser les émotions se répandre et envahir le sujet. Il s'agissait de l'hystérie. Les contorsions du corps, les symptômes invalidants (paralysie, cécité..) ne respectant pas l'anatomie, la théâtralisation de la souffrance donnaient à voir une maladie curieuse pour laquelle on soupçonnait depuis longtemps une origine affective voire sexuelle. Freud s'est engagé dans un premier temps à rendre à la raison ces égarements de l'affect par l'interprétation des symptômes puis s'est voulu beaucoup plus modeste dans cette prétention à dompter l'émotion pour préférer simplement la lier à une représentation. C'est à dire articuler raison et affect.

Aujourd'hui, comme le premier Freud, nous nous méfions de l'émotion, surtout lorsqu'elle s'éprouve du côté des professionnels. Nous invoquons la distance idéale, la distanciation affective et nous allons parfois jusqu'à élaborer de savants protocoles sensés nous éviter de sombrer dans la folie

émotionnelle. Pourtant nous ne vivons plus dans une société hystérique. Alors si nous invoquons cette raison si fortement et que l'on conserve l'idée qu'elle pourrait être la putain du Diable, quel diable servons-nous ?

Je vous propose de nous promener un peu ensemble du côté des émotions propres à la petite enfance avec en guise d'introduction une petite vignette clinique.

A la Pouponnière où je travaille, nous avons en mission l'accueil des bébés nés sous x et confiés à l'adoption. Ils séjournent à la Pouponnière durant le délai légal de rétractation de deux mois avant de rencontrer leurs parents. Une référente est nommée avec pour charge de s'occuper préférentiellement de ce petit, elle constitue un carnet retraçant le séjour de l'enfant qui sera ensuite offert aux parents et rencontre ces derniers quotidiennement pendant la semaine où eux même seront accueillis pour faire connaissance et créer les liens avec leur enfant. A ce sujet, il est intéressant de constater, contre toute attente et s'opposant à la théorie de l'attachement, que le bébé, en quelques heures présente un intérêt préférentiel pour ses parents, malgré leur maladresse habituelle dans le portage. Comment expliquer que la professionnelle à laquelle il est habitué et rompue aux échanges avec les bébés soit reléguée pour faire place à un couple d'inconnus sans aucun savoir-faire ? Si on ne suppose pas ici que le bébé réagit à l'émotion de ses parents, je ne vois pas d'explication à ce phénomène. En réunion professionnelle, j'ai assisté une fois à un échange qui m'a beaucoup contrarié : une assistante sociale chargée de faire le lien entre la maternité et la Pouponnière expliquait fièrement qu'elle avait réprimandé une auxiliaire de puériculture de la maternité quand elle avait trouvé celle-ci avec un nouveau-né sous x dans les bras, lui parlant tendrement et visiblement émue. L'auxiliaire disait à l'enfant qu'elle était bien jolie et qu'elle trouvait que son départ dans la vie était bien triste. Je me suis alors aventuré à demander à l'assistante sociale péremptoire ce qu'elle même disait aux bébés. Elle me fit alors une leçon qu'elle pensait héritée de Dolto et m'expliqua qu'elle, venait au contact du bébé pour lui dire qu'il était abandonné et que de nouveaux parents allaient le recueillir bientôt, tout cela bien sûr dans une démarche professionnelle et sans affects. Elle faisait ainsi son travail d'humanisation par la parole.

Lebovici avait cette réplique adressée à tous ceux qui pensaient qu'il suffit de parler au bébé : « ils pourraient leur lire le bottin téléphonique, ce serait pareil ». En effet, et par fidélité à Dolto, rappelons qu'une parole vraie est la seule qui soit accessible au bébé et cette parole vraie est portée par l'émotion qui lui fait comme une enveloppe de sens qu'éprouve le bébé. Dit autrement, un bébé ne comprend strictement rien au langage désaffectivé adulte, il ne possède encore pas les structures cognitives nécessaires au traitement du code du langage ; par contre, il entend tout de l'émotion des adultes qu'il capte grâce aux signaux visuels en particulier. Tout professionnel de la Petite Enfance sait combien il est difficile de mentir à un bébé.

Mais revenons à la situation présentée. Je crois que si j'étais un bébé nouvellement débarqué dans le monde et en panne de parents, je me sentirais sûrement beaucoup mieux lové dans le sein d'une femme me disant de gentils mots de réconfort que laissé dans mon berceau, écoutant une dame préoccupée de bien faire son travail mais finalement fort peu soucieuse de moi.

A l'inverse, si nous sommes à la place de l'assistante sociale, nous pouvons revenir le soir chez nous, portés par le noble sentiment du devoir accompli, voire même un peu excités par cette journée, fascinés par une histoire d'enfant abandonné et par la puissance que nous confère la parole.

Par contre, et pour finir le jeu des identifications, si nous sommes l'auxiliaire de puériculture, sans doute rentrerons-nous chez nous avec en tête plein de scénarios improbables, des fantasmes, difficilement communicables à nos proches. Fantasmes, où, à coup sûr nous nous trouverions en position de sauver cet enfant en l'adoptant ou en le réhabilitant auprès de ses parents. Fantasmes accompagnés d'émotions un peu désagréables comme une culpabilité de n'avoir pas toujours été de si bons enfants que ça, de n'avoir pas non plus été toujours de si bons parents que ça. Nous serions alors un peu plus irritable pour notre entourage ou bien plein d'amour soudain pour nos propres enfants. Elle est un peu bizarre maman quand elle rentre du travail des fois.

Psy canaliser

Le moi doit déloger le ça. C'est là une tâche qui incombe à la

*civilisation tout comme l'assèchement du Zuiderzee.
Freud Nouvelles Conférences 1915.*

Freud, dans le temps où il croyait encore au progrès de l'homme comparait le travail de la civilisation à une tâche harassante et peut-être sans fin comme était l'assèchement du Zuiderzee aux Pays-Bas pour construire un polder. C'est intéressant cette métaphore de la digue, du marais à assécher pour le débarrasser de ses miasmes afin de construire de la civilisation. Nous pourrions suivant la même métaphore considérer aujourd'hui que nous préférons psy-canaliser que psychanalyser. Et canaliser le psy c'est avant tout maîtriser ce qui vient du plus profond de l'homme, de son inconscient, de ses pulsions, de son animalité. Nous rêvons donc d'un nouveau modèle de professionnel qui serait amputé de cette partie obscure de lui même, un professionnel de la profession en quelque sorte, un agent répondant à chaque situation par le protocole correspondant qui le soulagerait d'avoir à s'impliquer affectivement. Mais de quoi avons-nous peur exactement ?

Si vous observez d'un œil objectif une mère interagissant avec son nouveau-né vous conclurez inmanquablement au diagnostic de pathologie psychiatrique. Cette femme parle par exemple avec un bébé, lui raconte sa journée ou lui demande comment il va. Pire que ça, elle ne se contente pas de délirer à haute voix, elle marque des pauses dans ces questions comme si le bébé lui répondait. Diagnostic sans appel : hallucinations auditives.

Pourtant cette mère est tout banalement raisonnablement folle, ce qui lui permet d'attribuer à son enfant des possibilités psychiques qu'il ne possède pas encore mais qu'il possédera un jour grâce à cette anticipation bienheureuse. Cette dynamique d'échanges non fondée sur la raison inquiète aujourd'hui. La préférence va plutôt à un maternage technique qu'il s'agirait d'enseigner aux nouvelles mères. Place donc à la folie raisonnante, c'est à dire à la croyance en la possibilité d'un élevage raisonné des enfants, purifié de toute émotion négative. Des recettes font fureur en ce moment qui promettent de dispenser l'homme quelque soit son âge du conflit psychique et ce pour la plus grande tranquillité des adultes. Ainsi, certaines crèches, sur la demande de parents bien renseignés, utilisent la langue des signes pour communiquer avec les petits. Je dis bien communiquer, pas parler, c'est à dire à utiliser un signe pour une chose ce qui lève toute ambivalence et nous renvoie définitivement du côté de la société animale. Par contre les défenseurs de la méthode assurent que l'enfant devient autonome plus rapidement, plus intelligent et beaucoup plus sage...

Nous sommes dans une période de grande vanité, sous couvert d'arguments pseudo-scientifiques, scientifiques dirons-nous, nous développons un discours dont la logique implacable ne doit pas faire oublier que l'humain se construit en s'accommodant de ses démons. Et plutôt que d'accepter d'être raisonnablement fou, nous préférons souvent céder à la folie raisonnante de l'époque. Les auteurs qui ont travaillé sur l'attachement ont une expérience intéressante, il s'agit de l'expérience du « still face » dans laquelle il est demandé à une mère de présenter à son bébé un visage impassible, ne trahissant aucune émotion. La conséquence est immédiate : le bébé se désorganise, pleure ou se détourne et montre des signes de mal-être. Cette impassibilité du visage, l'absence d'émotions se retrouvent chez les mères déprimées qui peuvent tout à fait remplir les tâches maternelles de bonne façon mais chez qui on retrouve peu de capacités à se mettre à la place du bébé, à parler par exemple le langage bébé avec ses inflexions particulières ou à l'imiter dans un jeu d'émotions partagées.

Ne risquons-nous pas de fabriquer des professionnels déprimés en demandant de se garantir de toute émotion ?

Alors quel risque y-a t-il à se confronter à l'émotion ?

Tout le monde a en tête un des principes de la psychanalyse que l'on appelle la neutralité bienveillante. Pour ne pas risquer de confondre le patient avec sa propre problématique, Freud conseillait une certaine distance qui permettait d'appréhender le Transfert du patient avec mesure sans se précipiter vers une volonté de réparer, de guérir celui ou celle qui engendrait de la compassion. Cette sage distance permet aussi de ne pas haïr celui ou celle qui déclenche des mouvements de rejet. Ce principe parfois trop bien suivi est à l'origine de la figure du psychanalyste froid et insensible à son patient. Le problème c'est que Freud n'a jamais parlé de neutralité bienveillante, l'expression est venue plus tard, il employait lui, le terme d'abstinence. Il s'agit moins de ne pas éprouver d'émotion

que de se garder de passer à l'acte. Le psychanalyste n'a pas d'opinion, conseils ou jugements à proférer et s'abstiendra également de prendre satisfaction à une séduction mutuelle.

Avec un bébé, c'est la même chose, assumer les émotions qu'il déclenche ne veut pas dire se prendre pour sa mère. Il s'agit plutôt d'entendre le bébé comme le ferait une mère, c'est à dire avec toute la sensibilité dont est capable le personnel Petite Enfance mais de répondre, après-coup de façon professionnelle. Là se trouve sans doute la qualité des professionnels de la Petite Enfance : cette souplesse psychique leur permettant de naviguer entre des éprouvés intimes et des réponses professionnelles.

Je vous donne un exemple tiré d'une supervision : un personnel de crèche se plaint de l'agressivité des enfants et demande à ses collègues de réagir plus vite pour ne pas faire subir à un enfant les attaques des autres. Je m'interroge sur pourquoi soudainement, les enfants deviendraient de méchants agresseurs sadisant les plus faibles et agissant en bandes ? Quand je fais remarquer qu'il ne faut pas confondre l'agressivité des enfants de deux ans et les bandes de jeunes délinquants dont les médias nous rebattent les oreilles en période pré-électorale, elle m'explique que son enfant vient de se faire agresser au collège. La supervision a permis de mettre en évidence le risque de confusion mais en quoi une insensibilité à ce qui se passait dans la crèche aurait été plus profitable aux enfants ? Donc pour elle, se garder de passer à l'acte était de prendre le temps de saisir en quoi ces petits la renvoyaient à de l'intime, en aucun cas de ne rien éprouver.

Pathologisation des émotions

*« L'éducation des frissons n'est pas bien faite dans ce pays.
Nous ignorons les vraies règles et, quand l'événement apparaît, nous sommes pris au dépourvu »
Henri Michaux. Je vous écris d'un pays lointain*

Notre époque ne se prête guère à l'exaltation de l'émotion et pourtant elle adore la démesure. Chez les anciens Grecs, la tempérance était vertu, il fallait se méfier de l'hybris, des passions mauvaises comme l'orgueil et conserver une juste mesure en toute chose. Notre monde à l'inverse se plaît à se faire croire que tout est possible, que rien ne pourrait venir entraver la motivation de ceux qui, se levant tôt, construisent leur propre destin. Un mythe organisateur de nos sociétés émerge ainsi et se répand tel un nouveau catéchisme inspiré par le néo-libéralisme : aucune limite ne s'impose pour peu que l'on se donne les moyens de réussir, en particulier par une gestion raisonnée de la vie. Pour croire à la doctrine, il faut par contre éliminer tout un tas de parasites qui grippent la belle machinerie. Les émotions sont une catégorie parasite.

Je vous en donne deux illustrations, une concernant les troubles mentaux, l'autre le bonheur familial. Chacun se retrouvant sans doute dans l'une ou l'autre catégorie, voire les deux qui sait ?

1/ Le triomphe de la médecine

« De là découle aussi qu'en psychologie on soit aussi irrespectueux et qu'on ne reconnaisse aucune autorité. Chacun peut ici « braconner » à son aise. Mettez-vous une question de physique ou de chimie sur le tapis, tout le monde se taira qui ne se sache pas en possession de « connaissances techniques ». Mais avancez-vous une assertion psychologique, préparez-vous à être jugé et contredit par n'importe qui. » Sigmund Freud. La question de l'analyse profane 1926

En matière de description et de définition des pathologies mentales, un manuel américain fait de plus en plus référence et s'impose progressivement auprès des médecins de l'âme pour diagnostiquer et traiter ces maladies. Ce manuel se veut athéorique, descriptif, objectif donc évidemment très scientifique. Avec cette assurance affichée, on se dit que ça doit être du sérieux. Je passe ici comment les auteurs de ce manuel semblent s'orienter vers un but très précis plus volontiers marketing que respectueux du sujet pour me centrer sur ce que deviennent les émotions dans cette bible post-moderne. Ceux qui seraient intéressés par la question peuvent lire et signer peut-être la pétition : « Pour en finir avec le carcan du DSM » sous titrée : « L'obligation d'une référence diagnostique au DSM nuit à la scientificité ; elle contrarie le soin psychique ; elle est coûteuse pour les Etats ; elle paralyse la recherche et l'enseignement ».

Nous allons faire un petit détour littéraire pour mieux comprendre. Le triomphe de la médecine possède sa propre recette décrite par Jules Romains dans une pièce destinée au théâtre en 1923 :

Commentaire [1]: <!--[if gte mso 9]><xml>

<o:DocumentProperties>
<o:Revision>0</o:Revision>
<o:TotalTime>0</o:TotalTime>
<o:Pages>1</o:Pages>
<o:Words>62</o:Words>
<o:Characters>345</o:Characters>
<o:Company>Psychologue Clinicien,
Psychanalyste</o:Company>
<o:Lines>2</o:Lines>
<o:Paragraphs>1</o:Paragraphs>

<o:CharactersWithSpaces>406</o:CharactersWithSpaces>
<o:Version>14.0</o:Version>
</o:DocumentProperties>
<o:OfficeDocumentSettings>
<o:AllowPNG/>
</o:OfficeDocumentSettings>
</xml><![endif-->

Commentaire [2]: <!--[if gte mso 9]><xml>

<w:WordDocument>
<w:View>Normal</w:View>
<w:Zoom>0</w:Zoom>
<w:TrackMoves/>
<w:TrackFormatting/>

<w:HyphenationZone>21</w:HyphenationZone>
<w:PunctuationKerning/>
<w:ValidateAgainstSchemas/>

<w:SaveIfXMLInvalid>false</w:SaveIfXMLInvalid>

<w:IgnoreMixedContent>false</w:IgnoreMixedContent>

<w:AlwaysShowPlaceholderText>false</w:AlwaysShowPlaceholderText>
<w:DoNotPromoteQF/>

Commentaire [3]: <!--[if gte mso 9]><xml>

<w:LatentStyles DefLockedState="false" DefUnhideWhenUsed="true" DefSemiHidden="true" DefQFormat="false" DefPriority="99" LatentStyleCount="276">
<w:LsdException Locked="false" Priority="0" SemiHidden="false" UnhideWhenUsed="false" QFormat="true" Name="Normal"/>
<w:LsdException Locked="false" Priority="9" SemiHidden="false" UnhideWhenUsed="false" QFormat="true" Name="heading 1"/>

Commentaire [4]: <!--[if gte mso 10]>

<style>
/* Style Definitions */
table.MsoNormalTable
{
mso-style-name:"Tableau Normal";
mso-tstyle-rowband-size:0;
mso-tstyle-colband-size:0;
mso-style-noshow:yes;
mso-style-priority:99;
mso-style-parent:"";
mso-padding-alt:0cm 5.4pt 0cm 5.4pt;
mso-para-margin:0cm;
mso-para-margin-bottom:0.0001pt;
mso-pagination:widow-orphan;
font-size:10.0pt;
}

Commentaire [5]: <!--StartFragment-->

« Knock ». Le docteur Knock, ancien commerçant en cravate et arachides, désolé de constater trop de bien-portants dans la ville où il vient exercer en remplacement de son confrère Parpalaïd commence par ouvrir une consultation gratuite et demande à l'instituteur d'enseigner l'existence dangereuse de microbes et autres virus. Il s'adjoit également les bonnes grâces du pharmacien ravi de la manne financière qui s'annonce et de l'hôtelière qui transforme son établissement en clinique de pointe. Rapidement il est débordé par l'afflux de patients dont il a soigneusement travaillé l'inquiétude pour qu'ils s'en remettent à ses bons soins généreux bien que fort coûteux. « J'estime que, malgré toutes les tentations contraires, nous devons travailler à la conservation du malade », l'ambiguïté de la formule révèle une fonction essentielle de cette médecine : la suggestion. Le pouvoir du docteur Knock s'appuie sur la crainte de la maladie et de la souffrance qu'il a délicatement insufflée dans le village grâce à une communication efficace (le tambour) et des collaborateurs zélés mais également sur le prestige que lui confère son titre. Comme chez Molière, Knock se drape dans une posture de médocastre fascinant : le langage précieux, l'évidence de la démonstration, la reconnaissance supposée par l'académie complètent le tableau pour convaincre le vulgaire de s'abandonner à ses conseils avisés.

C'est une pièce qui était jusqu'à peu très drôle et qui devient plutôt tragique car la réalité l'a rattrapée. Notre manuel diagnostic de référence procède de la même façon en définissant ce qui est normal et ce qui est pathologique et la liste de ce qui est pathologique s'accroît considérablement. Serions-nous tous des malades en puissance qui s'ignoraient jusqu'alors ? Un homme normal si l'on en croit nos modernes Knock est un homme hyper adapté à son environnement, qu'il ne souhaite donc surtout pas modifier. Ses attitudes, ses actes et ses pensées doivent témoigner de la plus grande docilité à l'égard de la société pour laquelle il doit s'engager à devenir performant afin que rien ne change, que tout se poursuive dans le même esprit. L'homme normal est ce que l'on appelait autrefois un normopathe, c'est à dire qu'il se conforme parfaitement aux normes sociales. Et ce qui nous intéresse tout particulièrement est le fait qu'il présente un contrôle absolu de ses émotions, qu'il maîtrise sa vie affective, qu'il gère ses sentiments et son corps comme une parfaite petite entreprise. Ainsi, dans un ouvrage au titre explicite¹ Christopher Lane s'en prend au pouvoir de l'industrie pharmaceutique et de la nomenclature psychiatrique américaine en dénonçant la construction de nouvelles pathologies à seule fin d'écouler des médicaments et de produire des gains considérables. Après avoir popularisé la dépression dans les années soixante et enseigné aux médecins comment prescrire les molécules adéquates, les laboratoires ont recyclé les mêmes médicaments, sous de nouveaux atours supposés maintenant soigner des troubles aussi divers que l'anxiété sociale, la dysphorie prémenstruelle, la timidité ou la colère intermittente. Il apparaît malheureusement de plus en plus clairement que l'économie marchande est à la source de ce petit commerce florissant plus sûrement que la volonté thérapeutique d'améliorer le sort de l'humanité.

Il n'y a plus d'emmerderesses mais des femmes malades souffrant de TDP (trouble dysphorique prémenstruel), les timides sont maintenant atteints d'anxiété généralisée et les furieux contaminés par un trouble explosif intermittent. Heureusement que nous connaissons la panacée à savoir les TCC (thérapies comportementales et cognitives) et surtout les fameuses molécules aux pouvoirs magiques qui capturent, recapturent, inhibent et remplacent nos humeurs défaillantes. Quand bien même les études se contrediraient régulièrement, elles sont assénées avec la certitude de l'objectivation scientifique, arme fatale contre les intempestifs douteurs que sont les psychanalystes.

La stratégie commerciale est en tout point celle du bon docteur Knock, ce n'est plus le tambour qui est utilisé pour avertir la population des dangers des microbes mais les médias, relayant le discours des industries du soin qui suspectent la moindre émotion d'être précurseur d'une bien terrible pathologie. Il semblerait par exemple que la prochaine mouture du DSM considère que deux semaines de tristesse suffisent à déclarer un épisode dépressif donc à traiter l'individu en conséquence. Le chagrin ordinaire sera bientôt rangé du côté de la pathologie à éradiquer, il faut rester performant dans cette post-modernité étrange et la rupture amoureuse ou le deuil n'auront plus place. Tant pis pour les poètes, les romantiques ou les artistes qui savaient transformer ce chagrin en un bel objet, ils auront comme tout le monde droit aux antidépresseurs. Ce n'est d'ailleurs peut-être pas un hasard si

¹ « Comment la psychiatrie et l'industrie pharmaceutique ont médicalisé nos émotions » Flammarion 2009.

le diagnostic de « trouble bipolaire » a enflé sérieusement et a contaminé progressivement les autres entités morbides. L'humeur et ses variations se nourrissent de tout un lot d'émotions allant de la plus grande exaltation joyeuse à la plus désespérante mélancolie ; chacun pouvant faire l'expérience de ces variations, chacun pouvant devenir un nouveau malade en puissance.

Sarah Bernhardt aurait dit à une jeune comédienne affichant avec fierté son absence de trac avant la représentation : « ne vous en faites pas, ça vous viendra avec le talent ». La pauvre Sarah Bernhardt, on lui prescrirait sans doute aujourd'hui des molécules magiques supposées gérer ses émotions.

Voyons maintenant ce qu'il en est des émotions dans la famille.

2/ Familles je vous haime

*« Ma vérité, mon caractère et mon nom étaient aux mains des adultes ;
j'étais un enfant, ce monstre qu'ils fabriquent avec leurs regrets »
J.P. Sartre. Les mots.*

La mythologie nous donne à connaître une famille illustre dans la malédiction des Atrides. Nous n'avons pas le temps de développer ici son histoire mais elle commence par un repas cannibalique où un enfant est servi (Pelops), se poursuit par une haine fraternelle terrible (Atrée et Thyeste), l'abandon d'un enfant conçu dans un inceste (Egiste), des crimes passionnels (Clytemnestre tue Agamemnon), des parricides et matricides et pour finir la guerre de Troie. Chaque époque se construit les mythes nécessaires à la stabilité de la société. La famille est notre mythe contemporain comme la guerre le fut pour Rome autrefois et ce mythe nous promet le bonheur et la complétude. Car la famille d'aujourd'hui, quand bien même serait-elle recomposée, décomposée, surgissante, est dans sa version mythique, uniquement magnifique. La famille, c'est le bonheur assuré, l'épanouissement garanti, l'épiphanie réalisée. Et si ce n'est pas ce que vous y trouvez, alors il vous faut vous interroger sur ce que ne va pas chez vous ou chez vos enfants. Je vais m'autoriser quelques coups de griffe en direction de ce discours encenseur pour démontrer que la famille est un dispositif à fabriquer et traiter des émotions, en particulier des éprouvés de haine. Et ceci est indispensable.

- La famille n'est pas ce lieu merveilleux où circule l'amour

Nous allons faire court : en aucun cas la famille n'est destinée à fabriquer de l'amour. Elle est un dispositif indispensable pour qu'un sujet adienne c'est à dire pour faire d'un animal raté, jeté bien trop précocement au monde, un sujet humain capable de penser par lui même et dégagé autant que possible de sa pulsionnalité première. Pour cela, il va falloir que le petit d'homme renonce à l'immédiateté de la satisfaction et utilise cette énergie potentielle, non utilisée, à des fins plus créatrices de lien social. C'est le principe de la sublimation. Mais renoncer à la satisfaction immédiate, ça a un nom très précis : la névrose. Nous y reviendrons. Convenons pour l'instant que ce renoncement imposé par l'éducation à de quoi mettre l'enfant en rage. Autour des 2 ans, par exemple, l'enfant se confronte au fait que la réalité n'est pas aussi magique qu'il le pensait précédemment et comme ses parents sont identifiés comme responsables de ce fait, il les agresse et évacue sa rage sur eux. Il ne teste pas les limites comme on dit, il enrage de cette réalité lamentable et demande à ses parents d'être suffisamment solides pour supporter ses attaques sans abandon ni représailles disait D.W. Winnicott. Sous le terme métaphorique de l'Oedipe, la psychanalyse décrit pareillement l'acceptation de la castration c'est à dire d'être limité à un sexe et une génération. Pas facile à accepter si l'on en croit les attitudes de certains adultes. Nous pouvons rappeler également que le conjoint est surtout présent pour passer sa haine, ses rancœurs et ses colères. Avec qui vous êtes-vous disputé sévèrement la dernière fois ? Vos collègues, vos amis ? Non avec votre conjoint.

- La famille n'est pas le lieu de l'épanouissement

J'entendais il y a peu une journaliste, écrivaine, passablement déprimée qui se revendiquait féministe d'aujourd'hui en annonçant son refus de la maternité au motif qu'elle ne serait pas épanouissante pour certaines femmes. Mais qui donc a eu un jour cette idée bizarre de penser que l'enfant ou le conjoint devait épanouir le sujet. Corinne Maier dans un bouquin affligeant (*No Kid*) a

cette formule : « le pire, c'est que l'enfant est là pour vous empêcher de jouir ». Le pire c'est qu'elle semble ignorer que c'est précisément ce dont nous pouvons les remercier, ils ne sont pas tout à nous et nous ne sommes pas tout pour eux. Cette différenciation subtile nous oblige dans le meilleur des cas à renoncer à nos fantasmes de complétude absolue par l'utilisation d'un objet destiné à cette seule fin; c'est à dire éviter selon le mot de Jean-Pierre Lebrun « la perversion ordinaire »². Le désir d'enfant est par essence inconscient, il échappe à la maîtrise de chacun et nous acceptons dans le meilleur des cas cette dimension psychique inconsciente qui fait que nous ne soyons pas maître en notre logis. Croire que l'enfant vient au monde dans un projet raisonné de calcul d'épanouissement a toutes les chances de faire sérieusement déprimer celui qui s'y lance. Il faut se départir de l'idée d'un choix rationnel, d'un calcul bénéfices/pertes qui transformerait l'homme en mini entreprise à faire fructifier. Ce déni de l'inconscient s'il donne l'illusion de maîtrise dans un premier temps conduit à l'effondrement. Autre exemple le conjoint, si vous attendez celui ou celle idéalement adapté à vos attentes et besoins, vous pouvez toujours passer vos soirées sur des sites de rencontres qui vous donneront l'illusion d'être enfin compris et complété mais je vous déconseille l'expérience qui vous décevra forcément. Un exemple : si l'amour conjugal existait nous serions tous blottis au chaud près de nos conjoints sans nul envie de quitter ce merveilleux endroit. Heureusement, l'insatisfaction que nous y trouvons aussi nous permet de désirer autre chose : aller travailler, rencontrer d'autres personnes... Ce mouvement que l'on connaît bien chez les ados : aller voir ailleurs parce que la famille est trop décevante, est le mouvement du désir et nous occupe notre vie entière.

- Tout le monde n'a pas la chance d'être né orphelin (Poil de carotte. Jules Renard): une définition positive de la famille : une machine à fabriquer de la névrose

La famille est donc une machine à fabriquer de la névrose. Et inversement la névrose fabrique de la civilisation. C'est le génie de la psychanalyse et de Freud en particulier d'avoir su modéliser le tragique de la condition humaine que chacun éprouve dans l'angoisse. En d'autres termes, plus proches de la théorisation de Lacan : le désir est par nature à jamais insatisfait mais toujours recommencé chez celui qui n'en est pas dupe. Et c'est ce même désir insatisfait qui construit le lien avec l'autre. Je propose comme hypothèse que nous haïssons tous la famille pour ce qu'elle nous a fait subir à savoir le renoncement à notre nature sauvage et pulsionnelle. Nous conservons le souvenir de cette tragédie qui fait de nous des sujets pensants au prix de la névrose. Mais comme il apparaît difficile de clamer partout notre haine d'avoir quitté la sauvagerie primitive, nous retournons cette haine en son contraire à savoir l'amour. C'est un processus psychique bien connu que l'on nomme formation réactionnelle : c'est une inversion d'un trait de caractère au profit d'une meilleure insertion sociale. C'est pour cela que l'on prend beaucoup de plaisir à lire certains poètes ou écrivains dont le génie permet d'exprimer ce que nous avons refoulé loin dans nos inconscients, nous redécouvrons alors simplement des pensées enfouies. « Familles je vous hais » de Gide, « Lettre au père » de Kafka et bien d'autres.

Nous évoluons dans un environnement post-moderne peu enclin à la névrose. Elle apparaît, pour ce qu'elle est d'ailleurs, une empêchuse de jouir en paix alors que notre époque réclame de la satisfaction immédiate et de la jouissance continue. « Tout est possible », on nous l'a assez répété. Je ne reviendrai pas sur cette dimension d'éventuelle mutation des psychismes individuels chère à un courant Lacanien mené par Melman en particulier et poursuivi de belle façon par Jean-Pierre Lebrun mais force est de constater que la névrose n'a pas bonne presse. Partout en effet le ton est plutôt à l'immédiateté de la jouissance ce qui se prête bien au discours néo libéral du moment.

Je me permet une nouvelle hypothèse : quand la névrose devient détestable pour ce qu'elle nous empêche, la civilisation recule et quand le travail de civilisation est en panne, on se réfugie dans l'idéalisation de la famille. Mais pas n'importe quelle famille, une famille à l'ancienne, une famille traditionnelle où l'on est assuré que l'ordre et la discipline produiront des enfants conformes et soumis. Le bonheur familial est là.

²J.P. Lebrun : « La perversion ordinaire ». Denoël 2007.

L'aspiration au bonheur ou comment en finir avec les émotions

« La théorie, c'est bien mais ça n'empêche pas d'exister » Charcot à Freud.

Nous aspirons comme jamais au bonheur que l'on cherche dans la famille ou dans la médecine, un bonheur qui se manifesterait par l'absence d'émotions trop intenses. Surtout pas de haine, beaucoup d'amour et de complétude que l'on chercherait toujours chez l'autre : son médecin, son conjoint, son enfant. Chacun utilisé selon sa compétence pour nous rassurer et nous faire oublier l'angoisse humaine. Ce mouvement vers moins d'affects, vers plus de confort émotionnel se devine dans l'inflation des thérapies supposées nous apprendre à gérer nos émotions en nous débarrassant des conflits. Il tend à nous faire rêver à une nouvelle fabrique de l'humain qui serait enfin entier, non soumis au manque et à l'angoisse qui en résulte, un humain qui saurait ce qu'il veut, qui n'aurait pas à faire avec l'ambivalence de ses sentiments ni avec l'étrangeté de son désir. Freud nommait ce mouvement principe de Nirvana, ce principe utilise la pulsion de mort pour tenter d'atteindre la plus petite tension possible.

Le problème du bonheur c'est qu'il nécessite un refoulement massif de la pulsion et que tout refoulement conduit à un retour du refoulé. Je suis très étonné aujourd'hui de constater combien nous demandons aux enfants d'être sages et dociles. La moindre altercation en crèche fait suspecter l'enfant d'un trouble des conduites comme s'il devait déjà être en mesure de contenir et transformer sa pulsion. En ce cas, à quoi bon l'éduquer puisque si il pouvait faire avec cette pulsion, il le serait déjà ? Dans le même temps, notre monde qui fait si bien disparaître l'agressivité des enfants se révèle d'une particulière violence comme si le refoulé faisait retour dans la société.

C'est donc bien une aspiration au bonheur qui nous fait craindre les émotions, un bonheur entendu comme le moins de différence possible entre deux états affectifs. L'absence de tension passe par l'éradication de l'émotion. Le bonheur est aujourd'hui cessation du conflit intérieur donc arrêt du désir, c'est la tranquillité d'un état qui ne sera pas dérangé par l'irruption d'une émotion déraisonnante, c'est un idéal sociétal morbide qui explique peut-être le succès de la consommation de médicaments antidépresseurs et anxiolytiques. Le fantasme sous-jacent étant de ne plus rien éprouver si ce n'est le silence des organes et du psychisme.

Les quelques exemples donnés montrent que nous glissons doucement vers des représentations où il serait pathologique d'éprouver des émotions et que peut-être il n'y aurait nul besoin d'en éprouver pour vivre ensemble.

Ainsi il serait possible d'élever raisonnablement un enfant sans conflit, sans colère, sans doute et sans folie ? Je doute beaucoup de cela mais je suis sûr que produire des professionnels au fonctionnement opératoire c'est à dire qui ne souffriraient d'aucune émotion parasite dans la tâche à accomplir auprès des enfants est extrêmement dangereux.

Notre époque est dominée par la volonté de maîtrise sur soi et sur les autres, elle souhaite donc que rien n'échappe à cette emprise. Une démonstration de cette valeur montante : la frénésie de contrôle et d'évaluation dans les lieux de soins. Pour que rien n'échappe, il faut sans arrêt prévoir, justifier, mesurer, projeter, évaluer. Ce travail administratif de mesure est en passe d'occuper plus de temps que le temps durant lequel le soignant fait ce pour quoi il est payé, à savoir soigner. Nous pourrions croire qu'il s'agit simplement d'une contamination du secteur de l'entreprise libérale vers le soin et que cette toccade passera bientôt mais je crains que cette démesure obsessionnelle de l'évaluation vient précisément là pour éviter que les professionnels ne s'émeuvent de la souffrance de la population accueillie.

C'est une façon administrative de traiter le problème de l'émotion et du transfert car selon cette idéologie de l'évaluation, seul ce qui est objectivable existe. Vous n'avez donc pas à être touché par l'histoire ou la souffrance d'un patient puisque cet éprouvé ne peut être comptabilisé. C'est ainsi que la démarche clinique disparaît au profit de protocoles de rééducation. Un jour viendra peut-être où dans le secteur Petite Enfance existera des protocoles vous donnant la marche à suivre en cas de pleurs du bébé et si ce secteur évolue comme le secteur médico-social alors vous serez en droit de refuser un enfant au motif que le protocole utilisé n'a pas fonctionné.

Vous comprenez l'urgence de réhabiliter l'émotion dans les pratiques professionnelles.

Vive les émotions

*« Il faut porter encore en soi un chaos, pour pouvoir mettre au monde une étoile dansante. Je vous le dis : vous portez en vous un chaos »
F. Nietzsche. Ainsi parlait Zarathoustra.*

Puisque nous travaillons tous auprès des plus petits, posons-nous cette question dont la nature philosophique ne doit pas nous faire peur : quel type d'humain souhaitons-nous fabriquer ? Le modèle qui se dessine est froid, cynique, peu doué d'empathie, capable d'utiliser l'autre afin de se croire enfin accompli, ne doutant pas sur ses choix et annonçant fièrement sa grande estime de lui-même et sa volonté de réussir. Si nous avons pour tâche de fabriquer ce type d'humain, hyper adapté à notre société actuelle, alors il n'est nul besoin d'émotion. Au contraire, elle viendrait gêner la réalisation de ce dernier homme pour reprendre une expression de Nietzsche. Par contre si nous pensons qu'il est de notre éthique de fabriquer de l'humain sensible aux autres et conscient de ses limites, de l'humain qui ne pourrait se passer de l'autre tout en sachant que ces liens ne seront jamais tout à fait satisfaisants, alors nous avons tout intérêt à nous réconcilier avec les émotions y compris sur le plan professionnel.

Une psychanalyste Joyce Mac Dougall avait écrit autrefois un très beau livre dont le sujet était la psychosomatique. A l'époque, on s'intéressait beaucoup au type de personnalité dite « opératoire ». Ces sujets présentent une difficulté à se saisir et à exprimer leurs émotions - ce que l'on nomme alexithymie - ainsi qu'une grande pauvreté fantasmatique, ils sont tout entier inscrits dans la réalité et se montrent très adaptés, très conformes malgré leur quasi absence de sentiments forts et leur difficultés d'empathie. Ces personnalités semblent souffrir plus que d'autres de troubles psychosomatiques. Ce qui est sûr par contre, lorsque l'on retrace l'histoire de ces sujets, c'est qu'ils ont tous souffert de carences durant leur enfance, de pauvreté affective par incapacité parentale à leur offrir suffisamment d'émotions. Ces personnes sont « trop normales » et l'ouvrage de Joyce Mac Dougall s'intitulait « Plaidoyer pour une certaine anormalité ».

Mais en quoi avons-nous besoin de ne pas être trop normal ?

Michel Foucault distinguait les sociétés selon le pouvoir qui les organise, ce pouvoir peut-être fort, visible et incarné quand il s'agit de la loi mais il peut être neutre, invisible mais très puissant quand il s'agit de la norme. Nous sommes aujourd'hui dans une société assujettie à la norme, il n'est plus besoin d'un pouvoir répressif présent et fort quand chacun, se sentant surveillé et épié corrige de lui-même son comportement, ses attitudes et ses pensées pour rester dans la norme. Car le risque le plus grand est d'être décrété anormal, rejeté du côté des délinquants ou des malades. C'est très pratique pour une société que de s'ancrer sur la norme, cela assure une population soucieuse de rester dans le rang, sage et docile, une population qui ne pourra s'émouvoir au sens premier du mot, c'est à dire faire révolte, tant elle est obsédée par l'appartenance à la norme.

Un exemple de ce souci de la norme : les parents sont extrêmement vigilants des acquisitions de leur enfant qui doivent rester dans la norme, de préférence supérieure ; et ceci dès la crèche puis à l'école. Toute une marchandisation d'ailleurs autour des apprentissages a vu le jour et s'adresse à des enfants de plus en plus jeunes.

Si nous voulons que nos enfants fassent évoluer la société vers un vivre ensemble de meilleure qualité, il ne faut pas qu'ils soient trop normaux, trop adaptés et soumis, trop obéissants. Il faut qu'ils conservent la capacité à s'émouvoir (à tous les sens du terme), qu'ils puissent parfois déborder d'eux-mêmes sans que ce soit considéré comme une menace ou une pathologie.

L'émotion, c'est cela, ce débordement de soi-même qui fait l'humain incertain, multiple et créatif. Que serait une vie sans colère, sans amour ou sans peur ? Mériterait-elle d'être vécue ? Et quels souvenirs laisserait-elle ? Un psychanalyste, D. Meltzer, présente une très jolie théorie sur comment un bébé vient rencontrer le monde qui l'accueille ; il parle de conflit esthétique, c'est parce ce que le monde, grâce à la mère présente, est beau, qu'il va donner une émotion au bébé et par la même va commencer à exister pour lui.

L'humain donc est ce qui déborde, nous avons dit que l'émotion était un mouvement qui met en

jeu à la fois une expérience psychique mais aussi physiologique pour conduire à un comportement. Alors un dernier exemple vous fera sourire. Lorsque Saint-Augustin se penche sur l'histoire d'Adam et Eve, il conclut que dans un temps premier dans le doux jardin d'Éden, tout organe était commandé par la seule volonté, il était donc tout à fait possible qu'Adam et Eve partage la même nudité sans que de méchantes émotions viennent indiquer, par la transformation d'un certain organe, un désir qui débordait la simple volonté. « La déchéance qui résulte du pêché originel se traduit par une double perte de maîtrise : la volonté est désormais sous la dépendance du désir et l'homme sous celle de la femme » écrit François Flahault³. Il considère que la condition humaine est à ce prix, celui de ne pas maîtriser entièrement notre destinée et d'être traversé par le désir qui s'exprime par les émotions.

Pour conclure donc, je vous propose une démarche scientifique intégrant l'émotion. Je crois que c'est Vladimir Jankélévitch qui fait une distinction entre 2 postures de recherche selon la distance à l'objet d'étude :

- La distance gnoséologique est celle fixée définitivement, c'est un réglage de focale fixe qui assure de ne trouver que ce que l'on cherche après mise au point adéquate. On peut l'utiliser dès lors que l'objet est fixe, bien identifié et sans interaction avec l'observateur. Le biologiste qui examine un organisme au microscope ou le trader qui suit la fluctuation du marché est dans cette posture.
- La distance amative est celle de l'amour et consiste en des rapprochés et des éloignements. Être au plus près à certains moments et s'en dégager ensuite pour mieux y revenir plus tard. Elle célèbre l'engagement et le retrait, le mouvement affectif et la vie pulsionnelle. C'est ce que les premiers ethnologues ont compris rapidement : ils ne pouvaient pas se considérer hors de leur sujet d'étude et devaient intégrer le fait qu'ils participaient également à ce qu'ils observaient.

Comment faire quand notre objet de travail est le petit enfant pour croire qu'une distance idéale et rassurante existerait ? A moins de s'aveugler soi même pour ne rien voir et éprouver de l'autre, c'est impossible donc il faut bien faire avec cette composante fondamentale qui fait de nous des êtres d'échanges : les émotions.

Conclusion. Astres et désastres

*« C'est la théorie qui décide de ce que nous pouvons observer »
Albert Einstein*

Le soleil tourne autour de la Terre qui se situe au centre de l'univers, les autres astres étant répartis sur des cercles parfaits concentriques. Cette affirmation est d'évidence, l'expérience quotidienne du jour levant et couchant nous le démontre à coup sûr. C'est d'ailleurs ce qu'écrivait doctement Ptolémée, un savant du début de notre ère dans un ouvrage célèbre l'Almageste. Il pensait que si l'on croyait suffisamment fort en quelque chose et en ignorant le reste, on pouvait en démontrer l'existence.

Pourquoi vous parler ici d'astronomie ? C'est simplement un bon exemple qui démontre qu'une observation ne vaut rien si on ne prend pas en compte le dispositif d'observation et la place de l'observateur. La lumière est un autre très bon exemple, elle couvre un spectre qui va de l'infra rouge à l'ultraviolet mais nous n'en percevons qu'une petite partie en sept couleurs grâce à notre instrument personnel : l'oeil. Si l'instrument change, la lumière découvre des régions insoupçonnées de l'observateur naïf. Je crains que l'offensive de l'ignorance actuelle (le mot est de Cornélius Castoriadis) ne nous prive du plaisir d'accéder à la complexité du monde pour lui préférer un réductionnisme confortable qui assure en plus le pouvoir en place. Comme l'église autrefois pouvait menacer ceux qui prétendaient situer la terre ailleurs qu'au centre de l'univers, de nouvelles normes de pensée dans la Petite Enfance risquent de désigner ceux qui s'aventurent à parler d'émotions, d'éthique, d'humanité comme de dangereux incompetents.

La démarche scientifique moderne prend en compte le dispositif d'observation et la place de

³François Flahault : Adam et Eve. La condition humaine. Mille et une nuits 2007. p.45.

l'observateur. La psychanalyse a ceci de différent des autres pratiques thérapeutiques qu'elle installe un véritable laboratoire pour accéder au psychisme. Ce dispositif d'étude repose sur la mise en évidence du Transfert, le cadre de l'analyse sert donc à révéler le transfert et à le travailler. Pour rappel, le transfert est un mouvement ordinaire de déplacement d'une conduite émotionnelle infantile à l'égard des parents vers une autre personne d'importance actuelle. Le transfert confond donc le passé et le présent de même que les protagonistes de l'histoire du sujet. Ce phénomène ordinaire nécessitait un instrument adéquat pour le mettre en évidence et comprendre que l'origine des émotions n'est pas si simple qu'on pourrait le croire. Ainsi, l'analyste n'est pas pour grand chose dans le fait que son patient l'aime ou le déteste, il n'est que le réceptacle d'une autre histoire, celle de son patient. Si nous ignorons ce mécanisme de transfert, nous risquons comme Ptolémée, de nous croire au centre du monde et de nous trouver bien encombrés des émotions qui surgissent au contact des enfants.

En tant que professionnels de l'enfance, nous sommes tous sujets à être dépositaires d'émotions fortes que nous éprouvons en retour. Un bébé peut nous investir totalement de crainte de se trouver abandonné en un lieu étranger, en retour nous pouvons l'investir de la même façon ou le trouver détestable pour ce qu'il nous impose. C'est la même chose pour les familles que vous accueillez, vous êtes des personnes d'importance et des affects vont circuler. Si nous nous dispensons d'une théorie du transfert, alors nous allons craindre nos réactions affectives car elles n'auront aucun sens et nous nous défendrons de façon très intellectuelle en affirmant qu'une juste distance existe nous préservant de toute implication émotionnelle.

Lors d'une rencontre avec une équipe de crèche, la nouvelle directrice, jeune puéricultrice fraîchement diplômée, expose une situation qu'elle trouve formidable car elle montre qu'il existe des parents qui se soucient réellement de leur enfant. Le petit a presque trois ans, les parents sont français mais le père doit, sur injonction de la mère, parler exclusivement anglais à l'enfant. Tous les jours, les parents amènent à la crèche des exercices d'apprentissage de l'alphabet ou des comptines en langue anglaise à proposer à l'enfant. Celui-ci ne parle quasiment pas. Je livre aussitôt mon inquiétude pour ces parents dont l'angoisse fait perdre tout sens des réalités et le risque pour l'enfant confronté à ces apprentissages précoces. La jeune directrice, de toute sa certitude, me renvoie vertement que, pas du tout, tout cela est magnifique, d'ailleurs la mère est puéricultrice comme elle et qu'elles se trouvent très sympathiques toutes deux et même que dans sa propre famille, c'était comme ça et que ses cousins vont très bien...

Juste avant cette situation, cette même professionnelle s'était plainte d'un enfant turc dont les parents ne faisaient pas d'effort pour parler français à la maison malgré ses bons conseils.

Le monde pour cette directrice, qui a certainement réussi avec succès tous les examens, est comme celui de Ptolémée, simple. Il y a de bons parents qui la séduisent et lui ressemblent et de mauvais qui la rejettent et se montrent différents. A aucun moment, elle ne s'est interrogée sur ses émotions positives et négatives, à aucun moment elle n'a pu tenter de comprendre ce qui se jouait entre ces deux familles et elle, elle est une parfaite technicienne de la petite enfance. Pas sûr que les petits aient besoin de ça.

Une dernière chose qui introduira peut-être l'exposé de ma collègue Mireille Pauluis, il est évident que l'émotion du professionnel doit être retravaillée et élaborée pour ne pas risquer de l'envahir et pour l'empêcher de projeter ses propres pensées sur l'enfant. Il existe un dispositif inventé tout exprès pour ça : la supervision. Il existe aussi malheureusement tout un courant actuel qui ne juge pas nécessaire qu'elle soit accessible au personnel Petite Enfance. Des révolutions professionnelles restent à faire...